

faire des pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer, et même au public d'en juger. »

C'est là une accusation qui n'a pas sans doute plus de fondement que la précédente. Qui aurait pu mettre obstacle à l'impression de la pièce? Pradon, dans ses *Nouvelles Remarques* dont nous avons déjà parlé, « rend grâces à la justice et à la bonté du roi qui avoit permis qu'on jouât sa tragédie dans le temps de celle de Racine, » et il donne à entendre que celui-ci avoit fait tous ses efforts pour que cette permission ne fût pas accordée, de même qu'il avoit « par un procédé sans exemple empêché une autre *Iphigénie* de paroître dans le temps de la sienne. »

Il a répété cette assertion dans l'épître à M^{me} la Dauphine qui est en tête de la tragédie de *Régulus* :

Phèdre, qu'on étouffoit même avant que de naître,
Par l'ordre de Louis sut se faire connoître.

Ceci est plus compréhensible. Que Racine eût voulu empêcher cette espèce de production parasite qui s'attachait à chacune de ses œuvres, qu'il ne vît pas avec plaisir, aussitôt que le bruit qu'il traitait un sujet se répandait dans le public, un auteur de troisième ordre s'emparer du même sujet et faire paraître une pièce à côté de la sienne, on le conçoit sans peine; et le succès de Pradon, si Racine avoit continué à travailler pour le théâtre, n'eût pu que développer le zèle de ces doublures irritantes. On ne saurait s'étonner, par conséquent, que Racine eût volontiers fait retarder l'apparition de la *Phèdre* de Pradon, jusqu'à ce que la sienne eût parcouru sa carrière. Mais pour en empêcher l'impression, quel prétexte aurait-il eu? Quel intérêt même? car la lecture devait, au contraire, dissiper toute illusion sur la pièce de Pradon, et Pradon seul pouvait se persuader du contraire. Il est donc probable que Pradon, heureux d'avoir l'air d'être craint par son rival, grossissait le plus qu'il pouvait cette ombre de persécution.

La préface se termine ainsi : « Je n'ai point parlé ici de la

conduite de cet ouvrage; elle a été généralement trop approuvée, quoique je me sois un peu éloigné de celle d'Euripide ou de Sénèque; mais j'en ferai voir les raisons en un autre lieu par une dissertation plus ample que j'en donnerai au public. Au reste, je ne doute point que l'on ne trouve quelques fautes dans cette pièce dont les vers ne m'ont coûté que trois mois, puisqu'on en trouve bien dans celles qu'on a été deux ans à travailler et polir. »

. Le temps ne fait rien à l'affaire,

aurait dit le Misanthrope. Quant à la dissertation qu'il promettoit, elle parut un peu plus tard, ce sont les *Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du sieur D**** (Despréaux) dont il a été précédemment question.

Subligny, l'auteur de la *Folle Querelle*, entra dans la lutte par une *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte* où il prend parti, sinon en faveur de Pradon, au moins contre Racine. Il dit du premier, en lui faisant la part encore trop belle : « Sa pièce n'est point remplie de ces grandes intrigues, soutenue de ces hautes pensées, ni écrite de ce sublime que demande la majesté du cothurne tragique; elle est mieux intriguée que celle de M. Racine; elle suspend davantage les esprits et excite un peu plus la curiosité; mais les incidents n'en sont point d'une belle invention ni d'un heureux succès; ils ne donnent pas les hautes espérances ni les grandes idées dont il faut que la tragédie entretienne ses auditeurs. Enfin il y a des fautes de jugement que l'on ne peut pardonner. Quant à la versification en général, j'avouerai sincèrement que je ne me suis pas attaché à retenir les méchants vers, parce qu'il auroit fallu charger ma mémoire de la pièce entière, et qu'il n'y a pas quarante vers supportables dans tout ce poëme. » Mais tout l'effort de sa critique se porte sur la *Phèdre* de l'hôtel de Bourgogne. Nous ne suivrons pas cette critique, étroite, chicanière, faite d'un ton badin intolérable,

et qui a dû blesser Racine autant que les brigues de la duchesse de Bouillon.

Laissons de côté également l'appréciation de de Visé dans le *Mercurie galant* : on voit bien ce que pense l'auteur. « Je ne conçois pas, dit-il, qu'on veuille juger de ces deux pièces par comparaison, puisqu'elles n'ont rien de commun que le nom des personnages qu'on y fait entrer... La situation, telle que l'a faite M. Pradon, est facile à traiter, car il est naturel de préférer un jeune prince à un roi qui en est le père. Quand il faut représenter une femme qui n'envisage son amour qu'avec horreur, oppose sans cesse le nom de belle-mère à celui d'amante, qui déteste sa passion et ne laisse pas de s'y abandonner par la force de sa destinée, qui voudroit se cacher à elle-même ce qu'elle sent, et ne souffre qu'on ne lui en arrache le secret que dans le temps où elle se voit prête d'expirer, c'est ce qui demande l'adresse d'un grand maître; et ces choses sont tellement essentielles au sujet d'*Hippolyte* que ce n'est pas l'avoir traité que d'avoir éloigné l'image de l'amour incestueux qu'il falloit nécessairement faire paroître. » On sent bien ici que de Visé apprécie le mérite de la tragédie de Racine, mais, engagé dans la coterie hostile, il ne s'en explique pas ouvertement et se contente de faire l'éloge du style, sur lequel il n'y avait qu'un avis.

Toute la critique contemporaine est ou malveillante ou tout à fait au-dessous de l'œuvre qu'elle prétend juger. Et l'on conçoit sans peine la haute intervention de Boileau :

Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Examinons quelques objections qui se répètent encore.

Une des premières qu'on ait adressées à Racine, c'est celle exprimée, dit-on, par le grand Arnaud (conservons-lui l'épithète que lui décernèrent généreusement quelques contemporains) : « Mais pourquoi a-t-il fait Hippolyte amoureux? » M. Saint-Marc Girardin a déjà rapporté,¹ d'après Louis Racine, les circonstances dans lesquelles cette objection s'est produite. Il a cité aussi la réponse attribuée au poète : « Qu'auraient pensé les petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes? Quelles mauvaises plaisanteries n'auraient-ils pas faites? » Un genre de raillerie à la mode parmi la jeune noblesse consistait à accuser quiconque n'était pas adonné aux femmes d'avoir des goûts plus honteux. Cette accusation est prodiguée avec une facilité déplorable dans les mémoires contemporains. Racine, en évitant de donner prétexte à ces cyniques plaisanteries, agissait prudemment sans doute. Mais la réponse ne va pas au fond des choses; elle n'est qu'une manière d'apaiser un contradicteur préoccupé surtout de la morale, étranger à l'art dramatique et s'en souciant peu. Il est évident que le grand Arnaud n'avait voulu exprimer qu'un regret, c'est qu'on lui eût dérangé une tradition classique; mais il n'avait point pris la peine de scruter les motifs que Racine, au point de vue de son œuvre et de son art, avait eus de la déranger. Le caractère d'Hippolyte dans la fable grecque, c'est d'être rebelle à Vénus, puisque cette fable est une leçon donnée aux chasseurs trop farouches. Mais du moment où cette donnée primitive est totalement abandonnée, où il ne s'agit plus que de peindre les angoisses d'une passion criminelle, quel intérêt y avait-il à conserver au fils de l'Amazone sa virginale froideur? Le caractère qu'il devait avoir dans la nouvelle création était celui qui prêtait le mieux au développement du sujet, qui rendait le personnage le plus propre à être l'objet d'une passion comme celle de Phèdre. Pour cela il était bon de lui laisser la fierté de l'éphèbe; mais qu'il com-

1. V. tome II, p. 453-454.

mence à sentir lui-même les premiers troubles de l'amour et qu'il ajoute ainsi aux tourments de Phèdre l'aiguillon de la jalousie, rien n'est plus facile à justifier : il suffit de rappeler les admirables effets que Racine a tirés de là, et la scène vi du quatrième acte, pour faire taire ce reproche irrésolû.

Thésée, a-t-on dit encore, est trop crédule et trop imprudent. Thésée, il ne faut pas l'oublier, et les interprètes de ce rôle doivent surtout s'en souvenir, est violent et emporté. « Thésée n'était pas un sage, dit Geoffroy, et son expédition pour enlever Proserpine atteste assez de folie, sans compter une foule d'autres actions que l'histoire fabuleuse lui attribue et qui annoncent une très-mauvaise tête. » Le crime imputé à Hippolyte blesse à la fois son orgueil et sa tendresse pour Phèdre, et fait bouillir son sang dans ses veines. Pour ne pas accueillir la calomnie, il lui faudrait soupçonner la passion de Phèdre, deviner le motif qui oblige son fils au silence, faire preuve enfin d'un sang-froid et d'une perspicacité extraordinaires. Son aveuglement est donc explicable, pourvu qu'on fasse bien sentir les mouvements impétueux auxquels il cède.

Enfin le morceau le plus souvent censuré de la tragédie de Racine, c'est le récit que fait Théràmène de la mort d'Hippolyte. On a écrit, dit La Harpe, des volumes pour et contre. Houdard de La Motte, Fénelon commencèrent l'attaque : « Rien n'est moins naturel, disait ce dernier, que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la tragédie de *Phèdre*, qui a d'ailleurs de grandes beautés. Théràmène, qui vient pour apprendre à Thésée la mort de son fils, devoit ne dire que ces deux mots, et manquer même de force pour les prononcer distinctement : « Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du sein de la mer par la colère des dieux l'a fait périr. Je l'ai vu. » Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse de la figure du dragon ? »

Les répliques ont été nombreuses : Boileau, répondant à Houdard de La Motte, dit : « Racine pouvoit-il employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus consi-

dérable et plus sublime que dans l'effroyable arrivée de ce monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné gouverneur d'Hippolyte?... Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de *Phèdre*, bien loin qu'on paroisse choqué de ce vers :

Le flot qui l'apporta recule épouvané,

on y fait une espèce d'acclamation. »

L'abbé d'Olivet fait observer aux critiques que la pièce de Racine nous transporte dans des régions absolument poétiques, et il s'étonne « qu'un « flot épouvané » ait pu scandaliser dans une scène où il s'agit d'un monstre envoyé par Neptune et dans une tragédie dont l'héroïne est petite-fille du soleil. »

Voltaire : « Plusieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avoit pour eux cette complaisance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théràmène ne devoit pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si longtemps ; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes du monstre, et ses écailles jaunissantes, et sa croupe qui se recourbe* ; qu'il devoit dire, d'une voix entrecoupée : *Hippolyte est mort ; un monstre l'a fait périr ; je l'ai vu*. Je ne prétends point défendre *les écailles jaunissantes, et la croupe qui se recourbe* ; mais, en général, cette critique, souvent répétée, me paraît injuste. On veut que Théràmène dise seulement : *Hippolyte est mort, je l'ai vu, c'en est fait*. C'est précisément ce qu'il dit en moins de mots encore... *Hippolyte n'est plus*. Le père s'écrie. Théràmène ne reprend ses sens que pour dire :

. . . J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

et il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée :

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

« La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre. Le père, attendri, demande *quel dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine?*... Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. Thérémène doit répondre; on lui demande des détails, il doit en donner. Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte? Qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête, inutile à la pièce; ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure et la plus touchante : enfin c'est Racine. »

La Harpe passe condamnation sur quelques points :

« Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce récit d'ailleurs si beau; mais ce qui est de trop se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très-naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en apprendre les circonstances, et d'autant plus qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux, provoquée par ses imprécations. Il n'est pas moins naturel que Thérémène, revenu de cette première épouvante qu'il a dû éprouver, raconte toutes ces circonstances avec toute la vivacité d'une imagination encore frappée des objets comme s'ils étaient présents; et de plus, le poète a eu soin d'animer le récit des faits par les mouvements et les exclamations, et les interruptions de la douleur. Dans tout cela, rien de répréhensible, rien que de louable, rien qui d'ailleurs ne soit attendu et même exigé par la curiosité des spectateurs. C'est à quoi n'a pas assez réfléchi Fénelon, qui avait tant de goût, mais qui avait fort peu étudié, comme de raison, l'art du théâtre, que de simples lectures n'enseignent pas assez. Fénelon croit que Thérémène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur : la douleur,

en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente; et le poète, avant son récit, a donné tout ce qu'il fallait aux premiers mouvements de la nature. Ce vers fameux,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

est une imitation de celui de Virgile :

Dissultant ripæ refluitque exterritus amnis.

Mais j'avoue qu'en cette occasion faire *reculer* le flot qui apporta le monstre, et le faire *reculer d'épouvante*, offre un rapport trop ingénieux pour la situation de Thérémène. Son imagination ne doit se porter naturellement que sur ce qui tient à l'horreur réelle des objets, et non pas sur des idées qui ne sont que de l'esprit poétique. C'est, je crois, la seule fois où le poète ait trahi Racine, et l'ait montré derrière le personnage. Le vers est beau; il serait admirable dans un récit épique : mais c'est le seul de ceux de l'auteur dont on puisse dire qu'il est trop beau. »

Geoffroy : « L'art dramatique a besoin de beaucoup de concessions. Puisque, contre la nature et la vérité, nous accordons que les personnages parlent en vers, ne pouvons-nous pas accorder aussi qu'ils parlent quelquefois en vers plus beaux et plus magnifiques que la nature et la vérité ne le demandent? Une excessive sévérité de goût tendrait à nous priver des plus grandes beautés. »

Tels sont les arguments, forts ou faibles, qu'ont apportés les apologistes de Thérémène. Pour nous, contentons-nous de remarquer une chose, c'est que tous les poètes qui ont traité le même sujet ont devancé Racine dans cette voie, que tous ont donné une importance extrême au récit de la catastrophe d'Hippolyte; et cette unanimité des artistes anciens et modernes nous fait soupçonner que les censeurs pourraient bien, en effet, avoir tort, d'autant plus que, comme Boileau l'a fait

observer le premier, le récit de Théràmène, lorsqu'il est bien dit, ne produit pas du tout un mauvais effet à la représentation; qu'il est attendu, écouté, applaudi; et que, si on le supprimait, si on le remplaçait par les quelques mots proposés par Fénelon, il y aurait un vide, « un trou énorme, » à la fin de cette tragédie.

Il peut être intéressant de donner une idée de la manière dont ce récit, au fond toujours le même, a été traité successivement depuis Euripide jusqu'à Racine.

Dans l'Ἰππόλυτος, ce récit a quatre-vingt-deux vers, neuf vers de plus que celui de Théràmène qui n'a que soixante-treize vers.

Le messager : « Près du rivage battu par les flots, nous étions occupés à peigner les crins de ses coursiers, et nous pleurons; car déjà on nous avait annoncé qu'Hippolyte ne reverrait plus cette terre, et qu'il était condamné par toi aux rigueurs de l'exil. Bientôt il arrive sur le rivage, s'unissant lui-même à ce concert de larmes. A sa suite marchait une foule nombreuse d'amis de son âge. Enfin, après avoir calmé ses gémissements : « Pourquoi, dit-il, me désoler de cet exil ? « il faut obéir aux ordres d'un père. Attelez ces coursiers à mon char; cette ville n'existe plus pour moi. »

« Aussitôt chacun s'empresse, et, plus vite que la parole, nous amenons à notre maître ses chevaux attelés. Il saisit les rênes sur le cercle placé au devant du char, où il monte lui-même, avec des bottes aux pieds. Puis s'adressant aux dieux, les mains étendues : « O Jupiter, s'écrie-t-il, fais-moi périr si je suis coupable ! Mais soit après ma mort, soit pendant que je vois encore le jour, que mon père sache avec quelle indignité il me traite ! »

« En même temps, il saisit l'aiguillon, et en presse ses coursiers. Pour nous, ses serviteurs, derrière le char, et non loin des rênes, nous suivions notre maître sur la route directe d'Argos et d'Épidaure. A peine étions-nous arrivés dans la partie déserte, hors des limites de ce pays, s'offre à nous un

rivage, à l'entrée même du golfe Saronique. Là, tout à coup, un bruit comme un tonnerre souterrain de Jupiter éclate avec un fracas terrible à faire frissonner. Les chevaux dressent la tête et les oreilles. Une vive frayeur nous saisit, ignorant d'où venait ce bruit. Mais en regardant vers le rivage nous voyons s'élever jusqu'au ciel une vague immense qui dérobe à nos yeux la vue des plages de Sciron; elle cache l'isthme et le rocher d'Esculape; puis elle se gonfle et lance à l'entour des flots d'écume poussés par le souffle de la mer; elle s'abat sur le rivage où était le char d'Hippolyte et, se brisant et crevant, elle vomit un taureau, monstre sauvage dont les affreux mugissements font retentir tous les lieux d'alentour; spectacle dont les yeux ne pouvaient supporter l'horreur.

« Soudain un effroi terrible s'empare des coursiers : leur maître, si exercé à les conduire, saisit les rênes, les tire à lui comme un matelot qui meut la rame, et les enlace à son propre corps; mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent et ne connaissent plus ni la main de leur conducteur, ni les rênes, ni le char. Si, les guides en main, il s'efforçait de diriger leur course dans des chemins unis, le monstre apparaissait au devant d'eux pour faire reculer le char, en jetant l'épouvante au milieu de l'attelage. S'élançaient-ils furieux à travers les rochers, il se glissait le long du char et suivait les chevaux en silence. Jusqu'à ce qu'enfin la roue heurte contre le roc, le char se brise, et Hippolyte est renversé. Tout est dans la confusion; les rayons des roues et les chevilles des essieux volent en éclats. Cependant l'infortuné, embarrassé dans les rênes, sans pouvoir se dégager de ces liens funestes, était traîné à travers les rochers qui lui brisaient la tête et déchiraient son corps : « Arrêtez, criait-il « d'une voix lamentable, coursiers que j'ai nourris avec tant « de soin, épargnez votre maître ! Terribles imprécations de « mon père ! Qui viendra délivrer du supplice un innocent ? »

« Nous voulions voler à son secours, mais nous restions en

arrière. Enfin les rênes se brisent, je ne sais comment; dégagé de ses liens, il tombe près de rendre le dernier soupir. A l'instant les chevaux et le monstre ont disparu derrière les montagnes. Pour moi, ô roi, je suis un esclave de ta maison; mais je ne pourrai jamais croire que ton fils est un méchant; non, quand toutes les femmes se pendraient, quand on ferait des pins du mont Ida autant de tablettes accusatrices, je resterais convaincu de son innocence. »

Ovide, dans les *Métamorphoses*, raconte la mort d'Hippolyte. Nous sortons cette fois du poëme dramatique. Mais ce morceau est important dans la série. C'est Hippolyte ressuscité qui parle lui-même, en s'adressant à la nymphe Égérie.

Jamque Corinthiaci carpebam littora ponti,
Cum mare surrexit, cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari, et crescere, visus,
Et dare mugitus, summoque cacumine findi.
Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
Naribus et patulo partem maris evomit ore.
Corda pavent comitum, mihi mens interrita mansit,
Exsiliis contenta suis : cum colla feroces
Ad freta convertunt, arrectisque auribus, horrent
Quadrupes ; monstrique metu turbantur, et altis
Præcipitant currum scopulis. Ego ducere vana
Frena manu, spumis albetibus oblita, luctor ;
Et retro lentas tendo resupinus habenas.
Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
Ni rota, perpetuum qua circumvertitur axem,
Stipitis occurso fracta ac disjecta fuisset.
Excitior curru, lorisque tenentibus artus,
Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
Exhalari animam ; nullasque in corpore partes
Noscere quas posses : unumque erat omnia vulnus.

« Déjà je parcourais le rivage de la mer de Corinthe; tout à coup les flots s'irritent, l'onde se soulève, les vagues amoncelées présentent l'aspect d'une énorme montagne dont il sort d'horribles mugissements. Elle s'ouvre, et de ses flancs

brisés s'élance un taureau armé de cornes menaçantes. Sa tête domine sur les flots; l'onde jaillit par torrents de ses naseaux et de sa large gueule. Soudain la terreur s'empare de mes compagnons, seul je suis sans crainte; puis-je sentir d'autres maux que ceux de mon exil! Cependant mes chevaux tournent la tête vers le rivage; leurs oreilles se dressent; saisis d'horreur, ils s'emporent et l'épouvante les précipite à travers les rochers. Vainement je veux les retenir, vainement je me penche en arrière et tire d'une main ferme le frein qu'ils blanchissent d'écume. Mon bras eût cependant dompté leur furie; mais le char rapide se brise contre le tronc d'un vieux chêne. Il vole en éclats. Je tombe embarrassé dans les rênes; mes nerfs sont déchirés; mes entrailles arrachées s'attachent aux buissons. Je traîne avec moi une partie de mes membres brisés, le reste m'abandonne; mes os font entendre d'horribles craquements, et mon corps défiguré n'est plus qu'une seule plaie d'où mon âme fatiguée s'exhale douloureusement.¹ »

Sénèque n'emploie pas moins de cent quarante-cinq vers à ce récit.

NUNTIUS.

Ut profugus urbem liquit infesto gradu,
Celerem citatis passibus cursum explicans,
Celsos sonipedes ocuis subigit jugo
Et ora frenis domita substrictis ligat.
Tum multa secum effatus, et patrium solum
Abominatus, sæpe genitorem ciet,
Acerque habenis lora permissis quatit;
Cum subito vastum tumuit ex alto mare,
Crevitque in astra. Nullus inspirat salo
Ventus; quieti nulla pars cœli strepit,
Placidumque pelagus propria tempestas agit.
Non tantus Auster Sicula disturbat freta,
Nec tam furenti pontus exurgit sinu
Regnante Coro, saxa cum fluctu tremunt
Et cana summum spuma Leucatem ferit.

1. *Metam.*, lib. XV, v. 506 seqq.

Consurgit ingens pontus in vastum aggerem
 Tumidumque monstro pelagus in terram ruit.
 Nec ista ratibus tanta construitur lues,
 Terris minatur, fluctus haud cursu levi
 Provolvitur; nescio quid onerato sinu
 Gravis unda portat, quæ novum tellus caput
 Ostendit astris. Cyclas exoritur nova.
 Latuere nube numen Epidauri Dei
 Et scelere petrae nobiles Scironides;
 Et quæ duobus terra comprimitur fretis.
 Hæc dum stupentes querimur, en totum mare
 Immugit, omnes undique scopuli adstrepunt.
 Summum cacumen rorat expulso salo,
 Spumat vomitque vicibus alternis aquas.
 Qualis per alta vehitur Oceani freta
 Fluctus refundens ore physeter capax.
 Inhorruit concessus undarum globus
 Solvitque sese, et littore invexit malum
 Majus timore, pontus in terras ruit,
 Suum monstrum sequitur. Os quassat tremor.

THESEUS.

Qui habitus ille corporis vasti fuit?

NUNTIUS.

Cærulea taurus colla sublimis gerens,
 Erexit altam fronte viridanti jubam.
 Stant hispidæ aures, cornibus varius color:
 Et quem feri dominator habuisset gregis,
 Et quem sub undis natus: hinc flammam vomit;
 Oculi hinc relucent. Cærulea insignis nota
 Opima cervix arduos tollit toros;
 Naresque hiulcis haustibus patulae fremunt.
 Musco tenaci pectus ac pallear viret.
 Longum rubenti spargitur succo latus.
 Tum pone tergus ultima in monstrum coit
 Facies, et ingens bellua immensam trahit
 Squamosa partem; talis extremo mari
 Pristis citatas sorbet aut reddit rates.
 Tremuere terræ. Fugit attonitum pecus
 Passim per agros; nec suos pastor sequi
 Meminit juvencos. Omnis e saltu fera
 Diffugit. Omnis frigido exsanguis metu
 Venator horret. Solus immunis metu
 Hippolytus actis continet frenis equos,
 Pavidosque notæ vocis hortatu ciet.

Est alta ad Argos collibus ruptis via,
 Vicina tangens spatia suppositi maris.
 Hæc se illa moles acuit atque iras parat.
 Ut cepit animos, seque prætentans satis
 Prælusit iræ, præpeti cursu evolat,
 Summam citato vix gradu tangens humum,
 Torvusque currus ante trepidantes stetit.
 Contra feroci gnatus insurgens minax
 Vultu, nec ora mutat, et magnum intonat:
 « Haud frangit animum vanus hic terror meum,
 Nam mihi paternus vincere est tauros labor! »
 Inobsequentes protinus frenis equi
 Rapere currum; jamque deerrantes via
 Quacunque pavidos rapidus evexit furor,
 Hac ire pergunt, seque per scopulos agunt.
 At ille, qualis turbido rector mari
 Ratem retentat ne det obliquum latus,
 Et arte fluctus fallit; haud aliter citos
 Currus gubernat. Ora nunc pressis trahit
 Constricta frænis, terga nunc torto frequens
 Verbere coercet. Sequitur assiduus comes,
 Nunc æquæ carpens spatia, nunc contra obvius
 Oberrat, omni parte terrorem movens.
 Non licuit ultra fugere, nam torvo obvius
 Incurrit ore corniger ponti horridus:
 Tum vero pavida sonipedes mente exciti
 Imperia solvunt, seque luctantur jugo
 Eripere, rectique in pedes jactant onus.
 Præceps in ora gnatus, implicuit cadens
 Laqueo tenaci corpus; et quanto magis
 Pugnat, sequaces hoc magis nodos ligat.
 Sensere pecudes facinus, et curru levi,
 Dominante nullo, qua timor jussit, ruunt.
 Talis per auras non suum agnoscens onus
 Solique falso creditam indignans diem,
 Phaethonta currus devio excussit polo.
 Late cruentat arva, et illisum caput
 Scopulis resultat. Auferunt dum comas;
 Et ora durus pulchra populatur lapis,
 Peritque multo vulnere infelix decor.
 Moribunda celeres membra pervolvunt rotæ;
 Tandemque raptum truncus ambusta sude
 Medium per inguen stipite erecto tenet;
 Paulumque domino currus affixo stetit.
 Hæserè bijuges vulnere et pariter moram
 Dominumque rumpunt. Inde semianimem secant